

— Ah ! disait-il à Alfred de Musset, faites-moi donc un opéra pour nous consoler des vers de Scribe. Vous êtes d'autant plus admirable que vous ne savez pas le métier de faiseur de pièces.

## IV

C'était pour moi une vraie fête de rencontrer Gounod ; nous nous embrassions avec la joie du cœur, comme on embrasserait sa jeunesse. La dernière fois que j'eus cette bonne fortune, c'était avenue de Wagram, très peu de jours avant sa mort. Nous nous croisions tous les deux en victoria, les chevaux s'arrêtèrent ; nous sautâmes sur le pavé et ce fut encore un fraternel embrassement. « Bonjour, ma jeunesse, dis-je à Gounod avec un battement de cœur. — Oui, me répondit-il avec un sourire mélancolique, bonjour, notre jeunesse. »

## V

## LE DERNIER DÉJEUNER DE RACHEL

## I

Mademoiselle Rachel — on dit toujours la grande Rachel — fut la plus adorable des créatures. On se souvient peut-être un peu trop de la gamine de Paris ; c'est qu'elle joua ce premier rôle avec le même brio et le même emporte-pièce que ses grands rôles du répertoire tragique ou du répertoire romantique.

Victor Hugo lui parlait souvent de leur première rencontre place Royale, où la future tragédienne chantait les chansons de la rue.



C'était au temps où la Esméralda prenait tous les cœurs. Le poète croyait voir dans la gamine si bien douée sa jolie fillette de *Notre-Dame de Paris*. S'il fallait en croire Rachel, Hugo, après l'avoir écoutée et en lui remettant une pièce de cent sous, lui aurait dit : « J'aime les comédiens en plein vent. » Rachel lui baisa la main, car elle savait que celui qui l'avait applaudie était un glorieux poète. — Oh ! si vous vouliez me faire une chanson ! » Victor Hugo prend quelques feuillets dans la poche de son habit. — Tenez, ma chère enfant, voilà des strophes qu'un de mes amis veut mettre en musique ; chantez-les sur un vieil air, j'aime les chansons des rues. » Il toucha de ses lèvres Rachel au front et s'éloigna en toute hâte, fuyant les curieux ; Rachel pâlit. — Sarah, dit-elle à sa sœur, est-ce que tu ne vois pas une couronne sur ma tête ?

— Non, répondit Sarah, ce n'est pas une couronne, c'est une auréole.

En effet, Rachel était transfigurée. Dans les

admirables gravures d'Albert Dürer, il en est trois, les moins connues peut-être, qui représentent la *création du monde*. Dieu, tout en débrouillant le chaos d'une main, porte l'autre à son front. Et la lumière et l'intelligence jaillissent du front de Dieu. C'est un beau symbolisme. Voilà pourquoi tous les fronts doués sont frappés de lumière.

## II

En ce temps-là, on déjeunait au Palais-Royal ; c'était dans les derniers jours où l'hirondelle de Carle Vernet planait au plafond du café Foy, qui a disparu comme le café Procope, comme Tortoni, comme toutes les petites académies bien-aimées des gens de lettres. C'est que les gens de lettres sont des oiseaux voyageurs, qui vont et viennent sans avoir le souci de faire la fortune des cafetiers.



Un matin que Michel Lévy avait convié à un déjeuner, au café Foy, quelques-uns de ses édités, Augier, Gautier et moi entre autres, on parla de Rachel, ce qui arrivait souvent. Je montrai une lettre d'elle datée des *Vignes de Montpellier*. Augier, qui allait partir pour Valence, dit tout à coup :

— Si nous allions voir Rachel?

— Oui, oui, oui, s'écria Michel Lévy; je ferai ainsi d'une pierre deux coups, puisque j'ai promis à Ponsard d'aller le voir à Vienne.

— Je suis de la caravane, dis-je bien vite, sans vouloir faire d'une pierre deux coups, moi qui avais quelque peu promis à Rachel d'aller la voir en Égypte.

Né voyageur, Théophile Gautier voulut naturellement se joindre à nous. On fixa tout de suite le jour du départ. Ce jour-là, il ne manqua personne à l'appel. On partit le matin même pour aller coucher à Vienne.

On n'y trouva pas Ponsard, qui était à Mont-Salomon, c'est-à-dire dans une petite

maison de campagne, ancienne châteltenie, ou plutôt ancienne ferme où vivait sa mère, espérant tous les jours la bonne fortune de voir arriver le poète de *Lucrèce*.

Nous dinâmes tout de même très gaiement à Vienne, cette ville triste sans aucun pittoresque, archi-bourgeoise.

Le lendemain dès l'aube on partit pour Mont-Salomon. Qui fut bien étonné? C'est Ponsard, qui ne s'attendait pas dans sa solitude à voir à la fois tant de Parisiens. On avait oublié, Ponsard tout le premier, les querelles d'Écoles. Il n'y avait plus, ce matin-là, ni romantiques, ni classiques, mais de joyeux penseurs, heureux de se trouver en pleine nature et en pleine amitié. Les gens de lettres, qui se sont plus ou moins houspillés, sont, après tout, de bons diables qui font joyeusement le sacrifice de leurs théories. Jamais on ne fut mieux reçu que par la mère de Ponsard et par Ponsard lui-même. Aussi on ne se contenta pas d'un abondant déjeuner, arrosé



des vins les plus généreux du Dauphiné. On fit même sauter le bouchon de trois ou quatre bouteilles de vin de Champagne. Le dîner fut tout aussi gai. Ponsard, sur la prière d'Augier, nous conta ses plus jeunes années et nous dit ses premiers vers.

Nous applaudîmes Augier, puis nous portâmes un toast au poète tragique qui avait inquiété les hugolâtres pendant toute une saison. Voilà ce qu'on ne sait plus !

Augier, qui aimait Ponsard comme un frère, ne se contenta pas du toast : il se leva de table et alla l'embrasser comme son frère d'armes. Pour continuer la fête un peu tard dans la nuit, Michel Lévy, qui était déjà riche, passa à Ponsard une enveloppe cachetée en lui disant : « Vous ne lirez cela que demain matin, mais c'est une lettre qui vous fera plaisir. »

Ponsard voulut lire tout de suite et déchirer l'enveloppe malgré son éditeur.

Or cette enveloppe renfermait en effet quel-

que chose de bon à lire, c'est-à-dire deux billets de mille francs.

— Mais vous ne me donnez pas cela ? dit Ponsard à Michel Lévy.

— Oh ! avec vous, je ne compte pas.

La vérité, c'est que Michel Lévy ne s'est pas enrichi avec Ponsard.

## III

Mais hâtons-nous d'aller dans les *Vignes de Montpellier* (1). Nous arrivons enfin dans

(1) Voici, à ce propos, une page précieuse que m'a écrite l'archiviste de Montpellier, M. Louis Aimes.

« Le domaine qu'habitait mademoiselle Rachel pendant le printemps de 1857 s'appelle la Campagne des quatre Saisons ou vulgairement : « Lou mas dé las pététas. » On la désigne ainsi parce qu'entre la métairie et les appartements des maîtres il existe quatre grandes statues en pierre, représentant les quatre Saisons. C'est un des sites les plus pittoresques de la région.

• Le propriétaire était M. Coffinières, avoué près la Cour d'appel de Montpellier, frère du général de ce nom.

» Mon père y était alors comme régisseur.



ces fameuses vignes que Rachel, dans ses illusions sur les bienfaits du pampre, appelait les « vignes du Seigneur ».

» Mademoiselle Rachel est arrivée à la Campagne-Coffinières, le 17 mai 1857, à six heures du soir, accompagnée de sa femme de chambre et de M. Aubaret, officier de marine, beau-frère du docteur Farrat.

» Elle avait à son service une cuisinière de Montpellier, laquelle fit bien peu de cuisine.

» Le docteur Farrat, qui la soignait, était seul admis chez elle; car elle avait donné la consigne à ma mère de dire aux personnes qui viendraient demander à la voir — et il en venait beaucoup — qu'elle n'était pas une bête curieuse.

» Combien de gens, venus de loin exprès pour la voir, nous disaient : — Voyez-vous mademoiselle Rachel? Lui parlez-vous?

— Evidemment, répondions-nous.

— Oh! que vous êtes heureux!

» C'est qu'elle était adorée dans le pays. Tout Montpellier se rappelait qu'elle était venue en 1848 déclamer la *Marseillaise*, ce qui exalta toutes les âmes.

» Une seule personne, à part le docteur Farrat, avait accès auprès de mademoiselle Rachel. C'était M. Aubaret. Il venait la voir tous les jours.

» Mademoiselle Rachel se levait à onze heures du matin, après avoir pris, vers neuf heures, un verre de lait d'une vache qu'elle avait achetée et à laquelle le docteur faisait suivre un traitement spécial : deux fois par jour une potion dans du son détrempe dans l'eau.

» Elle déjeunait à midi, sur la terrasse où elle avait fait

Le cadre était digne du portrait. Paysage de style, plaine blonde hâlée par l'ardent soleil, un ciel d'azur léger et profond; nous avions sous les yeux une toile du Poussin. L'impression était celle du repos, du silence

poser un tapis et placer une table à jeu. C'est là qu'elle passait ses après-midi. Dès quatre heures du soir, elle descendait à la métairie pour prendre un second verre de lait tour chaud et sans sucre; après quoi elle rentrait dans ses appartements et ne sortait plus jusqu'au lendemain.

» A cinq heures, elle jouait souvent au tric-trac avec son jeune frère. Il lui arrivait aussi, de temps en temps, de sortir de ses malles une grande quantité de bijoux et d'objets précieux, qu'elle se faisait un plaisir de montrer, mais surtout de revoir. C'étaient ses archives.

» Elle ne descendait jamais à la métairie sans aller voir la magnanerie, qui paraissait l'intéresser beaucoup.

» Quatre jours après son arrivée ici, sa mère vint la voir et resta auprès d'elle une quinzaine de jours; elle fut rejointe par Raphaël et Lia, qui repartirent avec elle.

» Quelques jours après le départ de la famille, quand mademoiselle Rachel allait réellement mieux, elle reçut une dépêche la rappelant à Paris.

» Mademoiselle Rachel était restée à la campagne vingt-six jours. Il était quatre heures du soir lorsque arriva la dépêche, et, à six heures, elle était à la gare.

» Que disait cette mystérieuse dépêche, qui la rejeta dans la fièvre?

» Le docteur Farrat et M. Aubaret ne la quittèrent qu'au départ du train. »



sous la vive lumière, le charme d'une quiétude majestueuse dans une poussière d'or.

Rachel était nichée dans les ceps luxuriants sous un grand parasol égyptien brûlé par le soleil. Une de ses sœurs somnolait à ses pieds. En nous voyant, sa pâle figure s'empourpra, mais son cœur battait trop fort, ses pauvres petites mains étaient presque froides, tandis que le feu de ses yeux rayonnait tout autour d'elle ; on s'embrassa discrètement, comme si on craignait de briser la pauvre malade dans sa fragilité.

Ce lui fut une grande joie de revoir de vrais amis qui se souvenaient. Elle me dit : « Vous rappelez-vous que vous m'avez donné une Bible en sept langues à moi qui n'ai jamais rien appris ? La Bible a été mon premier livre et sera mon dernier livre ; quand je suis seule, ce n'est pas toujours dans ma vie passée que je voyage : c'est dans les temps primitifs, où je retrouve ma première mère, la Rachel toute divine. »

« Quoiqu'elle se vantât de son ignorance en toutes choses, elle était douée de l'omniscience, elle comprenait tout au premier mot ; aussi lui semblait-il avoir habité l'Égypte de tous les temps.

Elle disait avec raison : « C'était là ma vraie patrie ! » On peut dire qu'elle nous révéla la vieille Égypte, par quelques traits rapides, à nous autres qui aurions dû en savoir plus qu'elle-même. Elle me dit tout à coup : « Arsène Houssaye, avez-vous lu mes lettres ? — Si je les ai lues ! J'en ai encore une là sur mon cœur. — Oh ! le menteur ! montrez-moi-la donc. »

Je lui donnai la lettre. Elle la lut tout haut :

« A l'ombre des Pyramides.

» Mon cher Houssaye,

» Vous souvenez-vous, quand nous parlions de ma carrière, une carrière de marbre... oui,



de marbre, pour mon tombeau?... J'ai voulu vivre en gourmande.

» J'ai dévoré en quelques années mes jours et mes nuits ; après tout, c'est autant de fait, et je ne dis pas comme vos repenties : C'est ma faute, c'est ma faute, c'est ma faute. Quand on n'a pas brûlé son cœur dans ses beaux jours, on ne peut pas le faire flamber à trente-cinq ans... Ni ni, c'est fini. Ah ! si je n'avais pas deux fils ! tout mon amour ! je mourrais sans regrets. Mais je reviendrai.

» Le Dieu d'Israël me permettra, dans mes entr'actes de là-haut, de descendre pour embrasser mes enfants et pour revoir mes amis à ce Théâtre-Français que j'ai tant aimé.

» Vous qui êtes un habitant des Champs-Elysées, vous passez tous les jours devant l'Obélisque ; pensez à la pauvre exilée.

» Du bas des Pyramides, je contemple vingt siècles évanouis dans les sables. Ah ! mon ami, comme je vois ici le néant des tragédiennes ! Je me croyais pyramidale et je re-

connais que je ne suis qu'une ombre qui passe... qui a passé. Je suis venue ici pour retrouver la vie qui m'échappe, et je ne vois que la mort autour de moi. Quand on a été aimée à Paris, il faut mourir. Faites-moi bien vite faire un trou au Père-Lachaise et creusez-moi un trou dans votre souvenir. M'avez-vous oubliée ? Moi, je me souviens.

» J'écris ceci sans bien savoir ce que je dis, mais je sèche l'encre avec la poussière des reines d'Egypte ; c'est ce qu'il y a de plus éloquent dans mon billet.

» Celle qui s'en va,

» RACHEL. »

— Eh mais, dit-elle, cette lettre n'est pas trop bête.

— Dans toutes vos lettres, l'esprit cache le cœur.

— Oh ! oh ! j'en ai écrit plus d'une où j'avais intérêt à montrer ma bêtise. Les lettres



les plus aimées sont les lettres bêtes, parce que le cœur n'a pas d'esprit.

Rachel nous parla encore de son voyage en Egypte. Elle exprima le désir quelque peu vague de passer l'hiver suivant à Jérusalem. Autre révede malade.

« Au moins, là-bas, dit-elle, si je meurs dans mon voyage, on m'enterrera au chemin d'Euphrate, là où est le tombeau de la vraie grande Rachel, femme de Jacob. J'ai été fière de porter son nom à celle-là qui mit au monde tant d'enfants.

» Ah ! mes amis, voilà ce qui me manque ici ; mais le Dieu d'Israël ne veut pas que je meure sans avoir pris mes deux fils sur mon cœur. Oh ! les enfants, c'est encore ce que l'on fait de mieux sur la terre ! »

## IV

Rachel décida que le lendemain on déjeunerait dans les vignes.

Naturellement tout notre monde fut invité et nul ne manqua à la fête.

Quoique attristés par la pâleur de Rachel, nous nous composâmes une figure réjouie.

— Vous voulez tous, dit Rachel, être à côté de moi, n'est-ce pas ? Je commence par mettre Théophile Gautier en face, Augier et Hous-saye à droite et à gauche, mes autres convives comme il vous plaira.

A peine à table, Rachel dit à Augier : « C'est vous qui êtes le plus heureux de nous tous.

— Mais tout le monde est heureux ici, répondit Augier ; demandez plutôt à Hous-saye.



Je continuai la phrase : — Demandez plutôt à Ponsard.

— Mon Dieu, dit Ponsard, mais le plus heureux de nous tous, c'est encore Augier, il n'est pas seulement le plus heureux au théâtre, il l'est encore dans sa vie.

— Oh ! oui, reprit Rachel ; son grand-père, Pigault-Lebrun, lui a légué son éclat de rire, sans compter que par le cœur il a toutes les joies. Je vous avais bien dit, Emile Augier, que, de toutes les femmes, les meilleures sont encore celles du théâtre.

— C'est mon opinion, dit Augier ; ne vous l'ai-je pas dit à la plus belle heure de ma vie ? »

Rachel, souriant, redit alors, d'une voix émue, les plus belles stances amoureuses que le poète avait dédiées à la tragédienne.

On but un vin du crû — vin exquis que M. Coffinières avait offert. A la première coupe versée, Théophile improvisa un magnifique hymne antique — comme on en chantait sans

doute au festin des dieux — qui colora légèrement les joues de la malade.

Je ne saurais dire combien fut charmant ce déjeuner improvisé en pleine nature au milieu des Vignes du Seigneur, à une table rustique présidée par la plus cordiale amitié.

On s'y touchait les coudes d'où jaillissait le courant magnétique de la plus franche camaraderie.

Ce fut là le dernier gai déjeuner de mademoiselle Rachel. Le lendemain, tout se dispersa. La mort, qui avait cédé le pas à la gaieté pour une heure, reprit son travail fatal, continuant à filer lentement le linceul de la plus grande des comédiennes.

Naturellement on parla de Thèbes et de Paris, Thèbes où l'on n'irait plus, Paris où on se promettait une grande fête pour la réapparition de Rachel au Théâtre-Français. Elle dit amèrement : « Vous parlez de ma rentrée ? Et ma sortie ? »

Toutefois, elle croyait vivre.



Le lendemain, après une nouvelle visite, nous l'embrassâmes sur les cheveux tout en lui donnant rendez-vous au Théâtre-Français.

— Oui, dit-elle, nous nous retrouverons au Théâtre-Français.

Nous nous retrouvâmes à Paris, mais c'était au théâtre du Père-Lachaise.

Nous étions là tous les cinq dans la maison de la place Royale où le cercueil de Rachel avait été apporté de Cannes.

Jè ne veux pas rappeler qu'au Père-Lachaise, le grand-rabbin, tout heureux de voir près de lui le baron de Rothschild, lui dit entre deux psaumes : « J'ai bien fait de vendre mon Crédit mobilier, il n'était que temps ! Cent francs de baisse ! »

## VI

## CEUX QUI NE DOUTENT DE RIEN

## I

Parmi ceux que la fortune a touchés de son aile d'or, Jules Mirès fut le roi des impertinents; il mourut insolvable, puisque j'aurai le droit de lui demander cent mille francs dans l'autre monde. Et beaucoup d'autres que moi ont été roulés par cet impeccable banquier qui, un instant, se croyait tout permis. Selon lui, la pièce de cent sous ou le chèque d'un million était maître du monde. « Moi, disait-il, je n'étais qu'une bête : j'ai acheté de